

Pour saluer la réédition de *l'Épouvantail* d'André Major

Gabrielle Poulin

Numéro 18, été 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40604ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, G. (1980). Pour saluer la réédition de *l'Épouvantail* d'André Major. *Lettres québécoises*, (18), 79–80.

Pour saluer la réédition de *l'Épouvantail**

d'André Major

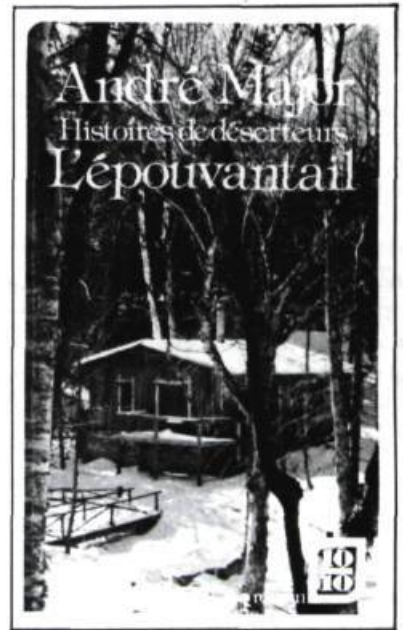


Tout a commencé un dimanche après la messe dans le champ de maïs. Momo et Gigi. L'histoire d'un amour impossible entre un épouvantail et . . . un oiseau. Le ciel noircissait ; les coups de vent « épluchaient la tête des épis ». Enivré par le parfum de la femme, qui se mêlait à l'odeur de la terre détrem-pée, l'homme, tournant ainsi le dos aux mauvais présages, s'est abattu sur sa proie et a voulu s'emparer, pour les retenir à jamais, de ce parfum et de cette

odeur. L'épouvantail — mais n'était-ce pas dans l'ordre des choses ? — a fait peur à l'oiseau qui s'est enfui. « Vous devinerez jamais d'ousque j'viens : un trou dans l'bois, Saint-Emmanuel-de-l'Épouvante . . . » Comme il fallait s'y attendre, à la ville, Gigi s'est laissée séduire par le miroir à alouettes.

Cette histoire, ou cette fable, on peut la lire en filigrane sur la page de titre de *l'Épouvantail* qui forme le premier volet d'un triptyque de miroirs dans lequel sont racontées en images rouges, violentes comme la passion et comme la mort, quand elles s'appêtent à frapper, les histoires de ceux qu'André Major appelle des déserteurs. Dès la première ligne de ce roman, comme un écran devant l'univers que l'oeil du lecteur, à l'instar de celui du narrateur, va chercher à découvrir, se dresse le dos du protagoniste : Mo Baker, alias Maurice Boulanger, dit Momo. Le bruit de sa respiration apeurée remplit la chambre et tous les interstices de cette première phrase et de cette première page. Si c'est lui l'épouvantail, il est déjà tourné en dérision. Pas plus que lui, cependant, le narrateur ou le lecteur n'ont envie de bouger. Ils devront se résigner à regarder par-dessus l'épaule de Momo les images du passé que celui-ci tire de soi et qu'il projette devant soi pour pouvoir continuer à avancer. Comme le narrateur également, le lecteur-témoin devra habituer son oreille et confondre son propre souffle à ce souffle oppressé, à la fois rapide et difficile, le souffle de la peur et celui du désir, qui donne son rythme à la phrase longue, irrégulière, qui cherche, en le creusant à travers l'épaisseur des signes aveugles, le chemin qui devrait déboucher sur la liberté. Avant même que n'apparaisse, sur la piste de Momo, la silhouette presque rassurante de l'Inspecteur, le second protagoniste de *l'Épouvantail*, tous les faits et gestes, tous les halètements du fugitif sont perçus par Major.

Ce jeune romancier sait, comme naturellement, que la vraie modernité des formes ne peut surgir que de l'attention fervente et totale à la puissance de la vie qui, dans un élan instinctif, revient toujours, tôt ou tard, au secret fécond de ses origines. Le roman de Major, qui prend par bouts les allures d'une action policière, est à la fois captivant comme les meilleurs romans traditionnels et



convaincant, dans la vérité actuelle de son écriture, comme le récit le plus moderne. Major ne dit pas « je », soit ! mais à ce « il » qu'il observe et décrit : Momo, l'Inspecteur Therrien ou le village tout entier de Saint-Emmanuel, il insuffle sa propre vie, ses propres angoisses et ses propres désirs. « Je » peut s'abandonner à « il », parce que ce « il », quand il dit « je », crée, dans l'espace de sa plainte, un chemin si étroit que le narrateur et le lecteur, confondus dans ce « je », doivent se coller littéralement sur le « il » du protagoniste, sentir son odeur sauvage jusqu'à l'écoeurement et trouver dans cette promiscuité l'assurance et la révélation de leur propre présence nécessaire.

Stendhal disait qu'un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin. Depuis le dix-neuvième siècle, les miroirs, soumis à toutes sortes d'expériences, ont acquis, en perdant une partie de leur transparence, d'étranges propriétés. Le miroir d'André Major, lui, n'a pas besoin d'être portatif : il est bien situé dans le temps et dans l'espace. Le chemin, en se déplaçant, doit nécessairement passer à travers ce miroir. Ce chemin prend sa source dans le village des origines — ce pourrait être n'importe lequel de nos villages québécois et, sans doute, dans sa vérité de village, n'importe quel petit bourg ou hameau de l'univers — ; comme une rivière en crue, il déborde de son lit pour entraîner dans son mouvement et dans son délire tous les signes du passé. Il

court vers la ville, y languit jusqu'à ce qu'une force invisible le renverse. Le voici qui revient, accompagné et accueilli par le battement infini des ailes et les cris victorieux de milliers d'oiseaux. Le mascaret entraîne tout le pays avec lui dans le lit du miroir vivant que la force étonnante de ce jeune romancier, alliée à une technique sûre, a creusé. Non seulement le pays présent, celui qui a dansé sur toutes les places publiques à l'automne de 1976, juste au moment où, dans les *Histoires des déserteurs*, s'affirmaient et se précisaient les traits du visage des *Rescapés*, mais également le pays passé dont les grands revenants se sont mêlés ce soir-là, au beau mitan de novembre, aux milliers de feux follets qui dansent dans le champ des morts.

Si André Major « donne à voir » fidèlement, sans jamais les juger ou les condamner, tant et tant de déserteurs, hommes et femmes qui n'ont pas l'air de toujours savoir ce qu'ils font même s'ils sont de grands parleurs, dès le premier tome de la trilogie il se penche avec une attention affectueuse, presque complice, sur le silence douloureux des deux « fils de la sauvagesse », Calixa et Momo, qui cherchent, le premier dans les mille souffles de la forêt, le second dans les replis les plus secrets et les plus tendres du corps de la femme, la douce chaleur de la mère absente qu'ils poursuivent tous les deux comme un mirage. Mère promise. Terre promise. À Saint-Emmanuel-de-l'Épouvante, c'est toute la population qui a peur et se dresse sur ses possessions présentes et ses profits escomptés pour empêcher les fils de la sauvagesse, les « fils de la promesse », de s'installer dans la place. Calixa et Momo seront forcés de tourner le dos à l'ordre qui engendre le progrès illimité ; ils creuseront à même la montagne le lit secret de la mère et du pays toujours futurs. Ainsi, un jour, il y a plus de quarante ans, Menaud s'est tourné vers la montagne. André Major, qui est né à Montréal en 1942, aurait pu apprendre à lire dans le tout premier et le plus grand roman de Savard. Une chose est certaine, quand il a commencé à écrire, l'auteur des *Poèmes pour durer* a entendu, comme dans un écho intérieur, la voix de « l'homme de la protestation », la voix épaisse de ce frère aîné qu'il a écouté « l'oreille sur le coeur ».

Sa fidélité à lui-même et à ses propres appels intérieurs en même temps que

son attention active et vigilante aux mouvements littéraires du début des années 60, — il a été secrétaire de Jacques Hébert aux Éditions du Jour et a participé à la fondation et à la rédaction de la revue *Parti Pris*, — l'ont rendu également très sensible aux appels de ce pays qui, si souvent, se sont confondus avec le délire qu'engendrent la peur et l'épouvante. *Le Cabochon, la Chair de poule, le Vent du diable* : Major écoute toujours le délire de Menaud. Il l'écoute sans complaisance comme il écoute les cris du sang de Calixa et de Momo. Il les entend à travers tous les métiers qu'il exerce, ceux de critique littéraire, de réalisateur de radio, dans les rues de la ville où il déambule, dans le métro et jusque dans le petit village défiguré où il allait pendant son enfance passer les vacances d'été, Saint-Calixte de Kilkenny, qui ressemble si peu aujourd'hui au village de son grand-père qu'il a dû le rebaptiser Saint-Emmanuel-de-l'Épouvante. Quand il se met à sa table de travail, tôt le matin, il laisse enfin ces voix intimes se mêler aux bruits de la ville qui sort du sommeil : il écrit, écrit, dans la plus sauvage liberté, des « histoires de déserteurs ». Elles lui ont mérité le prix du Gouverneur général en 1977. Elles parlent de vie, d'amour et de mort comme toutes les grandes oeuvres universelles. Elles dressent sur la crête de la décennie romanesque actuelle et sur le pays littéraire québécois des héros pitoyables qui font de grands gestes fous. De loin ou dans l'obscurité, leur défroque les fait prendre pour des épouvantails. Pour peu qu'on s'approche d'eux et qu'on les écoute, on se rend compte qu'ils vivent et que leur souffle bruyant, fait de douleur et de désir, est le souffle même de la liberté. Oui, il faut relire *l'Épouvantail* « l'oreille sur le coeur ».

Gabrielle Poulin

* Montréal, Stanké, 1980. (Coll. « Québec 10/10 ».)

Romans :

- Besette, Gérard : *La Commensale*, Éd. Québec-Amérique, Mtl, 126 p. \$8.95.
 Brillant, Jacques : *Le Soleil se cherche tout l'été*, Éd. Léméac, Coll. : Roman Québécois #35, Mtl. 240 p. \$9.95.
 Bouchard, Jacqueline : *Le Rocher apprivoisé*, Éd. La Liberté, Québec, 136 p., \$6.90.
 Chantraine, Pol : *La Grande mouvée*, Éd. Héritage, Mtl, 296 p. \$12.95.
 Charbonneau-Tissot, Claudette : *La Chaise au fond de l'oeil*, Éd. C.L.F. Pierre Tisseyre, Mtl, 173 p. \$9.95.
 Daunais, Jean : *Les 12 coups de mes nuits*, Éd. Héritage, Mtl, 165 p. \$4.50.
 Étienne, Gérard : *Un Ambassadeur-macoute à Montréal*, Éd. Nouvelle-Optique, Mtl, 234 p., \$9.50.
 Ferguson, Jean : *Frère Immondice*, Éd. La Presse, Coll. : Romans d'Aujourd'hui, Mtl, 144 p., \$6.50.
 Ferguson, Jean : *Énigmes du temps présent*, Éd. Léméac, Mtl, 140 p. \$6.95.
 Findley, Timothy : *Guerres*, Traduit de l'anglais par : Éric Diacon, Éd. Hurtubise HMH, Coll. : L'Arbre, 272 p. \$11.95.
 Frigon, Jean : *La Cour des miracles*, Éd. C.L.F.-Pierre Tisseyre, Mtl, 260 p., \$12.95.
 Godbout, Jacques : *Salut Galarneau*, (réédition), Éd. du Seuil, Coll. : Points, R. 12, Paris, 154 p. \$4.50.
 Grandbois, Madeleine : *Maria de l'hospice*, (réédition), Éd. Fides, Coll. : Bibliothèque Québécoise, Mtl, 204 p. \$3.95.
 Lamy, Suzanne : *D'Elles*, L'Hexagone, Mtl, 112 p.
 Laurence, Margaret : *Les Oracles*, traduit de l'anglais par Michelle Robinson, Éd. C.L.F., Coll. Les deux solitudes, Mtl, 540 p., \$18.00.
 Le Bouthillier, Claude : *Isabelle sur mer*, Éd. d'Acadie, Moncton, 156 p.
 Leclerc, Félix : *Chanson pour tes yeux*, Éd. Fides, Coll. Bibliothèque Québécoise, Mtl, 128 p. \$3.50.
 Lessonini, Guy : *Ti-Dré Godbout, ramoneur des pauvres*, Éd. Héritage, Mtl, 192 p., \$6.95.
 Muir, Michel : *Rieuse*, Éd. Naaman, Sherbrooke, 120 p.
 Munro, Alice : *La Danse des ombres*, Éd. Québec-Amérique, Mtl, 276 p. \$12.95.
 Oslovik : *Oslovik fait la bombe*, Éd. du Jour, Mtl, 208 p. \$8.95.
 Paradis, Suzanne : *Miss Charlie*, Éd. Léméac, Mtl, 324 p. \$14.95.
 Phaneuf, Richard : *Le Mille-pattes*, Éd. C.L.F. Mtl, 136 p. \$7.95.
 Ravelin, Hubert de : *Les Enfants du bout de la vie*, Éd. Léméac, Coll. : Roman Québécois, Mtl, 200 p. \$9.95.
 Rocher, Suzanne : *Les Cailloux voient du pays*, Éd. Fides, Coll. : du Goéland, Mtl, 160 p., \$7.95.
 Rukalski, Sigmund : *Solitudes*, Éd. Naaman, Sherbrooke, 120 p.
 Sasseville, Thérèse : *Viols*, Éd. La Liberté, Québec, 132 p. \$7.00.